

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7 — 551 34 14

## "LA GUERRE EST UN SECRET ENTRE CEUX QUI LA FONT"



Le passé... les meubles Henri II que l'on ripoline en vert tendre, les ferronneries du métro, les robes de nos grand-mères, les bas noirs et tous les oripeaux que l'on découvre aux puces...

Pourquoi cette mode « rétro » qui donne la nausée à Marie Chaix, l'auteur des « Lauriers du lac de Constance », s'attaque-t-elle à la période d'occupation et à la Résistance ?

Tout d'abord pour une raison commerciale. A une époque où tout est conditionné par la publicité, les esprits se laissent influencer par ce qui est « dans l'air » ; littérature, théâtre et cinéma suivent une impulsion générale et recherchent le profit d'une marchandise qui se révèle rentable.

Paradoxalement, c'est « Le Chagrin et la Pitié » qui a relancé un sujet d'intérêt qui semblait périmé. A la Libération, une masse énorme de littérature sur les années 1940-45 a saturé les esprits. La « guerre de papa » provoquait une réaction normale. Toutes les générations ont connu ce rejet\*.

Puis le temps, en s'écoulant, efface les contours, donne aux choses une certaine irréalité ; les pires erreurs, blanchies, peuvent être évoquées. Tout appartient à l'Histoire.

On explique que la vérité n'est nulle part et que la guerre entre la France pétainiste et celle de la Résistance est terminée. Il faut dépassionner le débat. On peut enregistrer sur le même disque « Maréchal nous voilà », le « Chant des partisans », « Seule ce soir » et la « Symphonie

(Suite page 2)

\* Les Violons du bal ont attendu quinze ans pour être projetés.

## La collaboration « à la mode »

Les Lauriers du Lac de Constance remportent un succès mérité, auquel nous souscrivons. Mais, autant les motifs qui ont inspiré l'auteur nous paraissent honorables, autant l'exploitation commerciale d'une période douloureuse de notre histoire nous fait souffrir et nous écœure. Marie Chaix ayant, dans Le Nouvel Observateur, exprimé parfaitement ce que nous ressentions, nous reproduisons ci-dessous son article, avec l'autorisation du Nouvel Observateur\*.

Cette nostalgie qui s'étale devient nauséabonde. Quand je croise dans la rue les minettes « rétro », si charmantes dans leurs robes à fleurs très « 1940-et-cartes d'alimentation », je revois ma mère et j'ai envie de crier. Quand « Lacombe Lucien » mâchonne un brin d'herbe dans une douce clairière, l'œil glissant sur le beau corps de « la petite juive » ou quand un officier nazi (devenu douze ans plus tard séduisant « portier de nuit ») se penche, lèvres frémissantes, sur la blessure de sa victime pour baiser son sang, excusez-moi, j'ai envie de vomir.

Bientôt voleront autour des jolies jambes les soies imprimées de petites jupes à croix gammées (le rouge et le noir, c'est tellement chic) et un poète inspiré finira bien par nous chanter que le temps des camps de concentration, c'était le bon temps.

\* © Le Nouvel Observateur.



L'entrevue de Montoire, le 24 octobre 1940.

Ceux que le nazisme et l'occupation fascinent ont la mémoire trop courte. Si moi je me suis tournée, dans mon livre, vers ces sordides années 1940, c'était pour les anéantir et non pour en chanter la nostalgie. Ces « lauriers » que j'ai mis trente ans à ramasser et à jeter loin de moi, ces sinistres lauriers que je croyais avoir piétinés, les voilà qui repoussent, plus vivaces, plus sanglants que jamais.

Peut-être devrais-je me taire, moi, fille d'un « collabo » et qui ai raconté son histoire ? Eh bien, non, car la chanson des années sombres, je la connais de près, du pire côté, et je n'ai pas fini de la ruminer. Mon père était un collabo, un vrai, pas un Lacombe imaginaire ; ce ne sont pas des fantasmes morbides qui m'ont poussée à parler de lui. Quand je crie à ce père que je n'ai jamais approuvé : « Tu peux dormir tranquille », c'est que je croyais avoir enterré avec lui la haine et la honte, le chagrin et la pitié. Mais mes fantômes ne sont pas morts, je les croise à tous les coins de rue.

Et voilà que ces années d'immonde noirceur, on veut nous les faire revivre « blanchies » : et, consciemment ou non, nous ressortons les étoiles jaunes quand nous applaudissons le milicien Lacombe et nous criions « Sieg Heil » quand nous acceptons que Liliana Cavani (auteur de « Portier de nuit ») nous dise : « Nous sommes tous victimes ou assassins et c'est volontairement que nous jouons ces rôles », car nous acréditons la thèse selon laquelle les déportés, juifs ou non, sont allés de gaieté de cœur se faire réduire en savon et en fumée.

Vous tous qui vous habillez Occupation, qui vous fascinez nazi, qui vous bercez sur l'air de « Maréchal nous voilà », vous ne voulez pas le voir, mais demain tout peut recommencer. Tout est prêt, et il y a de quoi avoir peur de ce printemps empoisonné qui, dans ses oripeaux très Kitsch, s'efforce d'absoudre l'une des plus épouvantables horreurs de l'histoire.

Marie CHAIX.

40 P 4 616



## "La guerre est un secret entre ceux qui la font"

(Suite de la page 1)

des semelles de bois». Le disque a mis huit ans à sortir, les esprits n'étaient pas préparés; ils le sont maintenant. «Le Chagrin et la Pitié» remporte un succès considérable. Il sera suivi par «Français si vous saviez!». On annonce un film sur la «Section spéciale».

Raison commerciale, certes; la marchandise se vend bien.

Mais pourquoi se vend-elle? Pourquoi le sujet périmé est-il de nouveau commercialement intéressant?

Ici, la politique intervient. Ophuls, qui n'a pas connu l'occupation, mais qui garde une sérieuse rancune à la France, cherche à démontrer que les Français, et tout spécialement ceux de la classe bourgeoise, sont restés passifs en face du drame qui se jouait. L'occupation devient un thème politique. La mode va y ajouter autre chose.

Le manque de normes, le sentiment de perte des valeurs et du sens des choses peuvent inciter à tous les dérèglements. Erotisme, adoration du corps et des sens, la sexualité prend sur elle une grande partie du drame que représente le destin de l'homme, elle constitue la plus troublante image de l'antagonisme ou de la conjonction des principes opposés qui nous déchirent. On va glisser la sexualité dans la recette des films à succès. Erotisme, torture, parenté certaine qu'il serait trop long d'analyser ici. Et nous aurons «Le Portier de nuit», «Lacombe Lucien». Ils vont se partager l'écran avec les «Contes immoraux».

Devant l'abîme qui l'attire, l'homme, et tout particulièrement le jeune, marche dans un sens, puis dans un autre. Dans une sorte d'insécurité permanente, il évolue, plus ou moins oppressé d'angoisse. «Au chenil, le chien aboie à ses puces, dit un proverbe chinois; à la chasse, il ne les sent pas.» Pascal a dit aussi: «Rien n'est plus insupportable à l'homme que d'être plein de repos.»

Pour s'accomplir et trouver un sens à son destin, le jeune recherche les symboles. Hitler et sa chute fracassante, la collaboration, en face d'elle la Résistance, sorte de fresque héroïque, flattent son goût des aventures prodigieuses. Mais il y a beaucoup plus. Notre combat, il le sent, est d'essence particulière. Il l'invite au dépassement de soi. Plusieurs de nos camarades sont allées de collège en lycée dialoguer avec des classes attentives. Elles savent qu'elles peuvent partager avec ces enfants le «secret» d'une guerre qui fut la nôtre. Elles ont vu se lever vers elles le visage pur de ce garçon qui nous bouleverse dans «Les Guichets du Louvre».

Gabrielle Ferrières.

# Maisons de retraite

(Voir le début de notre enquête dans le bulletin n° 143)

## Val-de-Marne

Après notre amie Françoise Javelot, c'est Geneviève Mathieu, déléguée de l'A.D.I.R. pour le Val-de-Marne qui nous indique les possibilités offertes à nos adhérentes du troisième âge de ce département:

A La Varenne: maison de retraite, 62, boulevard de la Marne,

Résidence du Parc, 24, avenue des Arts, Résidence Albert-I<sup>er</sup>, 28, avenue Albert-I<sup>er</sup>, L'Hermitage, 8, rue Georges-Clemenceau.

A Boissy-Saint-Léger: Le Domaine, place de Verdun.

A Mandres-les-Roses: Normandy Cottage, 6, rue du Général-Leclerc.

A Saint-Maurice: Les Acacias, 8, allée des Acacias.

Au Perreux: Les Lierres, 19-21, rue du Bac.

A Cachan: Bon Séjour, 10, avenue Carnot.

(Ces adresses ont été communiquées par les mairies.)

A Maisons-Alfort: Résidence, 2, rue du Soleil. Mme Mathieu a visité cette résidence. Elle est réservée aux retraités de la Caisse des Cadres, mais la mairie dispose d'une dizaine de studios. Le studio (dans lequel les locataires doivent apporter leurs meubles) est suivi d'une petite cuisine aménagée, plus un cabinet de toilette.

La résidence se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Elle comprend: salle de bains collective, jardin d'hiver, salle de télévision.

Le loyer est actuellement de 330 F par mois (y compris 2 heures par mois de femme de ménage) plus électricité personnelle, assurance incendie et contribution mobilière.

La directrice est aussi infirmière et peut donner des soins de première urgence.

Possibilité de faire ses repas soi-même ou de bénéficier des repas fournis par la cantine des écoles à un prix modique.

Pour les personnes dont les revenus n'atteignent pas 1.400 F par mois, possibilité d'obtenir une aide de la mairie.

Possibilité également d'avoir une aide ménagère, une heure par jour. Tarif calculé au prorata des revenus.

La Résidence est implantée au milieu d'un groupe d'H.L.M., tout près de la crèche, pour ne pas séparer les personnes âgées de la vie active.

Des sorties collectives sont organisées: par exemple, la visite de Thoiry en autocar.

A Maisons-Alfort également: une autre résidence, la Résidence Louis-Fliche, 30, avenue de Verdun, fonctionne sensiblement dans les mêmes conditions, mais le loyer est un peu plus élevé: 500 F par mois environ.

Outre ces maisons de retraite, le Val-de-Marne est doté de clubs pour le troisième âge. A Créteil, le club «Sybil-Billotte» est déjà ouvert. Trois autres seront prêts prochainement dans le quartier des Tilleuls, à la Halte-aux-Moines et aux Bleuets.

Enfin des résidences de vacances en montagne (été et hiver) fonctionnent à Guibrian (Haute-Savoie) et à Longefoy (Savoie).

## Yvelines

D'autre part, l'Office national des Anciens Combattants et Victimes de Guerre nous a fait savoir que les travaux de modernisation entrepris au Foyer des Invalides de guerre et Anciens Combattants de Ville-Lebrun, à Sainte-Mesme (près de Saint-Arnould-en-Yvelines) sont terminés et que les admissions peuvent reprendre.

Cette maison de retraite, confortablement aménagée, comporte des chambres individuelles et à deux lits.



Souvenir de notre rencontre de Genève. Cette photo, arrivée après la parution de notre numéro de juin, représente Geneviève Anthonioz, entourée de nos camarades, qui remercie le Pr. Eric Martin, président du Comité international de la Croix-Rouge.





## IN MEMORIAM

# Marguerite Mura

et les enferme à la prison dans l'espoir de mettre la main sur M. Mura. Malheureusement, c'est Marguerite qui est arrêtée. Peu après, elle part pour Romainville, Compiègne et Ravensbrück, avec le convoi des 27.000.

C'est au block 22 que nous nous sommes connues, et je suis restée avec elle jusqu'à la mi-mars 1945. Elle travaille comme tricoteuse, assez mollement, mais toujours gaiement. Puis viennent les moments encore plus difficiles : nous voilà parties pour Rechling. Là, elle est prise pour la corvée de sable. Elle creuse des tranchées profondes, pour les reboucher souvent les jours suivants ! Le régime du camp est terriblement dur, mais un jour, sans que rien puisse le faire prévoir, nous voilà entassées dans des camions pour rentrer à Ravensbrück. Cela doit se passer au début de mars 1945.

Le camp est bien changé. Il est partagé par des fils de fer barbelés ; une odeur de mort y règne. Margot perd son beau courage et ne pense qu'à partir en transport. Elle se fait « piquer » par le « marchand de vaches » et part en convoi sur les routes vers la Tchécoslovaquie. Après bien des jours de marche, ses forces l'abandonnent et c'est heureusement dans un village tchèque qu'elle tombe inanimée. Elle est sauvée, comme

on le lira plus loin, par un commando de prisonniers de guerre français.

A son retour en France, elle a de très sérieuses difficultés à se remettre. Son état de santé demande beaucoup de soins. Elle a la joie de marier ses deux filles, mais, peu après, des difficultés familiales l'obligent à venir à Paris, où nous lui donnons l'hospitalité pendant un an. Son tempérament reprenant le dessus, elle décide avec beaucoup de courage de se mettre à travailler. Elle accepte un poste dans un hôtel et, peu après, elle entre aux Bleuets de France.

Les mauvais jours sont terminés pour elle. Grâce à l'A.D.I.R., elle obtient un studio rue de la Glacière. Quelques années après, elle prend sa retraite et entend profiter de sa liberté pour aller voir ses anciennes camarades et sa famille. Elle est de toutes les réunions, de tous les voyages, elle ne sent pas la fatigue, bien qu'ayant déjà eu deux légères crises cardiaques qu'elle traite par le mépris. Elle part en croisière, mais revient très fatiguée. Sa fille Charlotte la ramène à Paris. Elle, si solide, si courageuse, est terrassée par une attaque. Malgré tous les soins qui lui sont donnés, elle s'éteint sans reprendre connaissance la veille de son 79<sup>e</sup> anniversaire.

Marguerite BILLARD.

Marguerite Mura reste pour nous toutes une camarade pleine de courage et d'entrain, bien que n'ayant pas toujours eu une vie facile. Elle n'a que très rarement des moments de découragement. Ses très grands chagrins commencent avant son arrestation : elle perd un fils de 17 ans d'une tuberculose pulmonaire contractée à la suite d'une pleurésie. Son mari entre activement dans la Résistance. Ils habitent alors Châteauneuf-sur-Cher et, pour plus de tranquillité, ils mettent leurs deux filles dans une pension de Clermont-Ferrand.

Naturellement, la Gestapo fait arrêter les deux filles à la sortie de leur pension

## Sauvée par les prisonniers de guerre français

Nous avions souhaité continuer les récits de l'action des prisonniers de guerre pour les déportés en demandant à Marguerite Mura de nous raconter son étonnante libération. La mort vient de nous ravir hélas notre amie. A sa famille et à ses camarades de camp s'étaient joints pour ses obsèques les prisonniers de guerre qui l'avaient aidée à revivre presque trente ans auparavant. Cependant Marguerite avait donné son témoignage pour le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale. En le retrouvant, si direct, si vivant, nous avons pensé être fidèles à sa mémoire, en en publiant ici quelques extraits. Toutes les qualités de Marguerite, et en particulier son courage, y apparaissent sans qu'elle l'ait cherché.

G. A.

Arrivée à Ravensbrück avec les 27.000, elle y est restée jusqu'à son départ pour Rechling, puis y est revenue pour repartir à Neurolaü, près de Carlsbad, où elle est arrivée le jour de Pâques 1945 avec plusieurs centaines de femmes.

Quelques jours plus tard, c'est l'évacuation sur les routes, à pied, sans ravitaillement et avec les malades. Celles qui tombent sont abattues par les S.S. Il faut marcher sans arrêt, déterrants parfois en passant quelques pommes de terre. « Il arrive qu'on entende des poules chanter et on imagine l'œuf »... le convoi arrive à Mies, et les femmes peuvent coucher dans une tuilerie.

« J'étais épuisée, raconte Marguerite, je n'avalais même plus ma salive... Des prisonniers de guerre m'ont apporté à manger, il a fallu se remettre en route. Je suis tombée sous un barrage anti-chars à Mies et n'ai pu me relever. Louise Desmet et Mme Roger se sont couchées à côté de moi. Mais les S.S. les ont fait

se relever à coups de bâton et j'ai été laissée sur place. A cette époque, les S.S. n'ont plus osé sans doute achever une détenue au milieu d'un village qui leur était plutôt hostile. Il neigeait, mais personne n'a d'abord osé s'approcher de moi. Enfin, une femme m'a demandé si j'avais faim (en français). J'ai fait signe que oui, et surtout soif. La femme a été me chercher de l'eau glacée. Quelqu'un m'a jeté du pain, mais je n'ai même pas pu le ramasser. La femme m'a dit : "Tout à l'heure, cocher venir". En effet, un char à banc rempli de foin est arrivé. On m'y a chargée et conduite dans une grange où on m'a abandonnée. Les rats couraient sur moi. Le lendemain, des policiers, sans doute tchèques, sont venus voir si j'étais morte. Mais avant, un vieil homme qui avait suivi le char est venu m'apporter un café-au-lait avec de l'alcool, puis plus tard une soupe de champignons qu'il m'a fait manger en pleurant. Il me caressait la tête.

» Quand les policiers ont vu que j'étais toujours vivante, ils sont allés chercher un interprète dans un kommando de prisonniers de guerre français. Deux prisonniers sont venus. Entendant parler français, je me suis mise à répéter mon adresse : Mura, Monchamp, Haute-Saône ; c'est tout ce qui m'était resté. L'un d'eux a dit : « Ben merde ! C'est une bonne femme » et ensuite : « et même c'est une payse ». Il était d'un village voisin. Ils m'ont déshabillée — en se bouchant le nez — et m'ont lavée avec de l'eau chaude, et ils m'ont habillée avec des vêtements masculins, puis ils m'ont cachée dans un grenier et m'ont apporté à manger. Mais j'avais une dysenterie terrible. Alors, le lendemain, les prisonniers de guerre ont décidé de m'emporter dans un moulin, en dehors de la ville, où deux d'entre eux travaillaient. Ils m'ont cachée dans un

grenier où ils m'ont installé un lit et ont été chercher la meunière qui, en me voyant, s'est mise à pleurer. Les prisonniers m'apportaient à manger toutes les deux heures et à boire de l'eau de riz et du tilleul. A minuit, un bifteck. Ça m'a retapée.

» Toujours l'un d'entre eux restait près de moi (et pourtant mon lit sentait le cadavre). Il fallait me mettre sur le seau. Souvent, c'était l'aumônier qui venait : on l'appelait Joseph. Ça a duré huit jours.

» Le soir de la fête de Jeanne d'Arc, les prisonniers sont partis au kommando. Pendant ce temps, j'entendais des bruits insolites. La meunière monta me dire que les Américains étaient là. Je me laissai glisser dans l'escalier sur le derrière et deux femmes m'emmenèrent dans une grotte où les gens s'étaient réfugiés. Ça tirait. Les prisonniers de guerre sont revenus et m'ont recollée au lit en vitesse. Puis il y en a un qui était sorti et qui est revenu en criant : "Vive la France, ça y est ! A bas les boches". Les Américains étaient dans la ville. A 7 heures, Joseph, l'aumônier, m'a emmenée au kommando avec quelques prisonniers qui me portèrent. On m'a mis une cocarde, des fleurs plein les bras. Au camp, des T.S.F. marchaient, il y avait des quartiers de bœuf pendus et on a fait des pommes de terre frites. On m'a couchée dans la chambre du jardinier — qui avait des rideaux blancs ! On me descendait de cette chambre pour me faire manger d'immenses biftecks et d'énormes portions de frites !

» Un jour, on m'a mise dans un train avec des S.T.O. qui rentraient. Le voyage a été affreux. Je suis rentrée pour la Pentecôte et, malgré les biftecks et les frites, les bons soins de mes amis prisonniers de guerre, je pesais 32 kilos en arrivant... »



## "Et même si nous sommes arrêtées"

par Denise DUFOURNIER

Dans le cadre du 30<sup>e</sup> anniversaire de la Libération, cette œuvre de notre camarade Bella a été diffusée le 4 août à Inter-Variétés. C'est une sorte de film radio-phonique plutôt qu'une véritable pièce de théâtre. Il dépeint l'activité d'un petit groupe de résistants qui se sont consacrés au rapatriement des pilotes alliés. Le dramatique : un sabotage prévu sur la ligne de Bordeaux, le projet de descendre un traître, le moral des aviateurs anglais qui s'impatiente, y côtoie le quotidien : les faux tickets de rationnement, le dernier fond de whisky qu'on se partage, le bachot trois semaines plus tard, les rires de la jeunesse qui reprend ses droits, tous les petits détails de la vie.

Mais c'est surtout l'histoire d'une trahison. Le héros principal, Pierre, est amoureux d'une certaine Hélène à qui il a fait des confidences. Or Hélène les a répétées à un faux étudiant qu'elle connaît depuis peu. Ses motifs sont troubles. Naïveté ? En partie peut-être, mais Hélène est jalouse de Marianne, la jeune femme qui dirige le réseau. Soupçons, bientôt confirmés par une arrestation. Déménagement en hâte des pilotes, des papiers et de l'argent. Et le drame se précipite. Marianne est arrêtée. Pierre, qui a pris le large, retrouve un homme que l'inconscience d'Hélène a mis sur la piste du réseau et l'exécute. Après quoi, déchiré par la trahison de celle qu'il aime et par le meurtre qu'il a été obligé de commettre, il se tue. Et pendant ce temps commence l'interrogatoire de Marianne et de son bras droit...

Une tranche typique de la vie clandestine sous l'occupation. Nous y avons retrouvé nos espoirs et nos angoisses, et revécu d'une façon intense ce que nous avons, les unes et les autres, plus ou moins connu avant l'arrestation finale.

J. R.

## Gabrielle Ferrières a reçu un prix de l'Académie française

Nous avons le grand plaisir d'annoncer que notre camarade Gabrielle Ferrières, vice-présidente et ancienne secrétaire générale de l'A.D.I.R., a reçu un prix de l'Académie, le prix Henri Amic, pour son recueil de nouvelles : *Saurastu me reconnaître ?*, paru au début de l'année.

## L'A.D.I.R. était présente...

...aux célébrations du 30<sup>e</sup> anniversaire de la libération de Paris et de la France. En particulier :

...aux cérémonies qui se sont déroulées devant les plaques commémoratives des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> arrondissements et à l'Hôtel de Ville de Paris ;

...à la prise d'armes qui a eu lieu à Créteil à 18 heures. M. Vaudeville, le nouveau préfet du Val-de-Marne avait souhaité, pour sa première sortie officielle, être présenté aux associations d'Anciens Combattants.

## LE CAHIER D'ALFRED KANTOR

Alfred Kantor était un jeune juif de Prague qui fut envoyé en 1941 dans cette étrange cité trompe-l'œil de Terezin, dont les habitants avaient été évacués pour faire place à environ 70.000 déportés juifs que l'on faisait vivre là d'une façon presque normale à des fins de propagande. Certes, on y avait faim, mais on pouvait se réunir pour jouer la comédie, faire des conférences, donner des concerts et des matches de football. Il y avait un café, un kiosque à musique, une pelouse-promenade. Les nazis y tournèrent un film qu'ils intitulèrent : *Le Führer fait don aux juifs d'une ville*, et la Croix-Rouge fut autorisée à la visiter.

Cela n'empêchait pas les Allemands d'embarquer régulièrement des fournées de personnes à destination d'Auschwitz ou d'autres camps d'extermination. Le contraste avec la vie relativement douce de Terezin et les « transports » vers la mort avait quelque chose de diabolique. C'est alors qu'Alfred Kantor éprouva le besoin de dessiner ce qu'il voyait, à la fois — il s'en rendit compte plus tard — pour en fixer le souvenir et par instinct de conservation, pour rejeter ces scènes inimaginables et garder la raison.



L'enfer d'Auschwitz.

Ses épreuves, pourtant, ne faisaient que commencer. En 1943, il fut transféré à Auschwitz, puis un an après, à Schwartzheide, à 50 kilomètres de Dresde. Il survécut par miracle à la chambre à gaz, à l'épuisement, aux bombardements. Il n'avait pas cessé de faire des dessins, qu'il était obligé de détruire ensuite, mais qui imprimaient la scène dans sa mémoire. Et ce sont ces dessins qu'il a refaits aussitôt libéré. Ils constituent un témoignage émouvant et d'une remarquable exactitude, comme nous pouvons en juger d'après ce que nous avons connu personnellement. C'est un document à acquiescer et à conserver.

Les éditions Stock qui le publient nous ont informées que le livre (plus de 160 dessins en couleurs) coûte 60 F, qu'il ne se trouve pas en librairie, mais qu'elles peuvent nous le fournir en nous faisant bénéficier de 50 % de réduction. S'adresser à l'A.D.I.R.

## Un Appel des Cadets de la Résistance

Bleu comme le ciel, Blanc comme la virginité, Rouge comme le sang, tel est notre drapeau. Vous savez tous, que là n'est pas l'explication de ces couleurs. Mais ce que l'on vous demande, c'est de voir que, derrière ce rouge du sang, il y a des millions d'êtres à l'esprit blanc de toute haine, mais qui ont tué quand même. Et, tout cela s'est le plus souvent passé sous un ciel bleu, qui fut de tous temps le témoin des combats.

Nous, jeunes Cadets de la Résistance, nous attachons une importance suprême à ces couleurs et surtout à ce qu'elles représentent.

Vivre aujourd'hui et ne pas se souvenir est un état qui n'est plus acceptable !

Vous êtes aujourd'hui des Français, à qui le devez-vous ?

A ceux qui ont combattu dans l'ombre pour que la France soit aujourd'hui un pays libre.

Eux, ils ont résisté à un ennemi vivant et présent à tout moment.

Soyez de vrais enfants de la France !

Perpétuez ce pourquoi vos parents ont combattu. La Résistance à l'envahisseur fait aujourd'hui partie de l'Histoire, mais la Résistance à ceux qui conquirent votre esprit ne fait que commencer.

Vous, dont les parents ont participé à la Résistance et qui croyez à la générosité des idées qu'ils ont défendues, participez avec nous à l'action que nous menons pour que l'on se souvienne encore de ce que fut ce grand mouvement qui anima la France de juin 1940 à octobre 1944.

### LES CADETS DE LA RESISTANCE

Président : Michel ROYNETTE  
10, rue Achille-Luchaire,  
75014 Paris

### INFORMATIONS

M. Bord, secrétaire d'Etat auprès du Ministre des Armées, chargé des Anciens Combattants et Victimes de guerre, nous a informés cet été que la souscription qu'il a lancée dans le monde des anciens combattants a produit la somme de 79.410,40 F qui a permis d'acheminer des médicaments et des produits alimentaires pour enfants, en priorité en Haute-Volta, au Niger, au Tchad et au Mali, les quatre pays de la zone soudano-sahélienne les plus touchés par la sécheresse.

\*\*

Notre amie Mlle Geneviève Thieuleux nous informe que la création de l'Association nationale des Amis de Jean Moulin a été célébrée à Bordeaux le 17 juin dernier au Centre Jean Moulin qu'elle dirige, en présence, entre autres, de M. Chaban-Delmas et de Laure Moulin.

M. Chaban-Delmas a souligné le rôle de l'association auprès de la jeunesse : « Nous avons lutté pour une société plus juste et plus généreuse, a-t-il dit, et ce combat n'est pas achevé... Il faut maintenant s'adresser aux jeunes pour qu'ils prennent eux-mêmes le relais. »

A l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la Libération, l'Association et le Centre ont présenté au mois d'octobre une série de films et de débats sur la Résistance et la Déportation.





Reconnu par la Direction des Musées nationaux, et seul de France à l'être, installé à la Citadelle de Besançon dans le cadre admirable d'un ensemble conçu par Vauban sur un éperon rocheux dominant la boucle du Doubs et la ville, le musée de la Résistance et de la Déportation de Franche-Comté a été inauguré le 7 septembre dernier. Il a l'avantage de se trouver dans un site touristique qui est aussi le « haut-lieu » de la résistance comtoise.

C'est en effet à la Citadelle de Besançon que furent exécutés par l'occupant, durant la dernière guerre, plus de 100 patriotes.

Le bâtiment qui abrite les collections du musée se trouve précisément situé entre les Poteaux des Fusillés et une statue de Georges Oudot (reproduite ci-dessus) évoquant le martyre de la Déportation devant un mur portant les noms des 13 principaux camps.

Le musée a bénéficié au cours de sa réalisation des plus hauts appuis, notamment de ceux du ministère des Affaires culturelles et du ministère des Anciens Combattants, mais également de l'aide agissante du Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale, du Centre de Documentation juive contemporaine, des Associations de Déportés U.N.A.D.I.F. et F.N.D.I.R.P., du musée d'Auschwitz et de différents musées d'Israël. Il attire maintenant 60.000 visiteurs par an.

Des artistes franc-comtois, comme Georges Oudot, lui ont prêté leur concours généreux, et c'est ainsi qu'à l'entrée du musée une urne de Paul Goncez contient des cendres de déportés, tandis qu'une toile de Roland Gaudillière rappelle le sacrifice des résistants. Un décorateur de l'Institut pédagogique national, M. Langlois, a assumé la responsabilité de l'aménagement des salles et de la présentation des collections.

L'originalité du musée réside dans la richesse de ces dernières qui lui permettent de conduire les visiteurs des origines du nazisme à son effondrement, en joignant toujours la reproduction photographique au document authentique.

Certains d'entre eux proviennent de la bibliothèque personnelle d'Hitler à Berchtesgaden et émanent des personnages les plus connus des débuts du III<sup>e</sup> Reich ou les plus proches du Führer. Ils

## LE MUSÉE DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION DE FRANCHE-COMTÉ

sont en liaison étroite avec les événements contemporains et marquent la progression du nazisme jusqu'à la dictature. « L'envahissement de la peste brune », représenté sur une carte, aboutit à la guerre, à la défaite de la France, au régime de Vichy, qu'une magnifique collection d'affiches permet d'illustrer, tandis qu'un grand nombre de documents en vitrines complètent l'information.

L'appel du général de Gaulle et la formation des Forces françaises libres à Londres apparaissent dans la deuxième salle comme l'espoir de la liberté un jour recouvrée.

L'histoire de la Résistance en Franche-Comté, une des plus belles de France, selon M. Henri Michel, si spécifique soit-elle, ne peut être séparée de son contexte national. Ici encore maintes collections ajoutent à l'intérêt de l'étude historique : tracts, presse clandestine, armes, poste émetteur-récepteur, midgets, etc...

De même, lettres de dénonciation, affiches d'otages, graffiti relevés au Quartier général (siège de la Gestapo) recréent l'atmosphère de la répression.

Deux salles sont consacrées à la Déportation. Dans la première se trouve une carte des camps de concentration et de leurs kommandos ainsi qu'un panneau consacré à « la solution finale de la question juive » qui fit six millions de victimes.

La salle de la Déportation proprement dite retrace la vie et la mort des concentrationnaires, dont une grande vitrine expose les pauvres vêtements rayés. La femme et l'enfant dans les camps ont une place spéciale dans cette salle, qui abrite, d'autre part, deux extraordinaires collections, dépôt du Musée d'Art moderne.

L'une est celle des dessins de Léon Delarbre, conservateur du Musée de Belfort et déporté-résistant, qui a ramené de l'enfer concentrationnaire, au péril de sa vie, des croquis incomparables de qualité et de vérité, exécutés sur des lambeaux de papier avec de minuscules bouts de crayon échappés aux fouilles.

L'autre est celle des sculptures et des peintures d'un autre déporté-résistant, pendu à Dachau en 1945. Sur de petits morceaux de papier journal, l'auteur a peint avec un art d'autant plus consommé que ses matériaux étaient « le noir du mur de sa cellule, la rouille de sa pelle, du savon ou de la soupe » des scènes ou des portraits qui traduisent mieux la férocité nazie que tout ce qu'on a pu écrire sur elle.

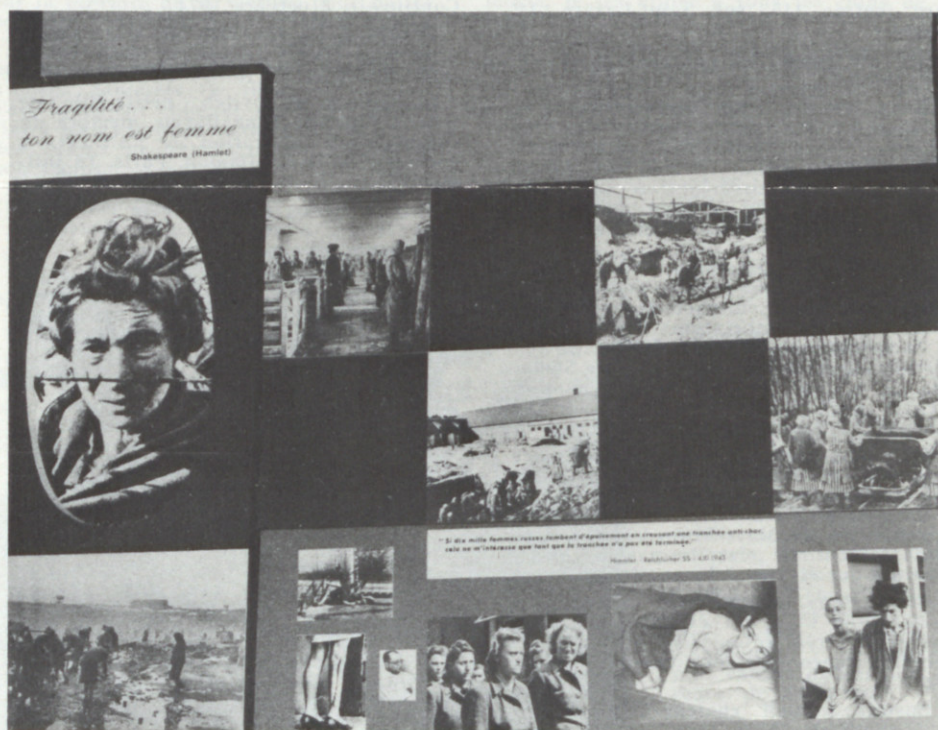
Il faut se souvenir du mystère profond dont les nazis entouraient la vie des camps pour donner toute leur valeur à ces témoignages.

De tels ensembles justifient la vocation du musée d'être à la fois musée d'Histoire et musée d'Art. Il se propose de présenter également des œuvres inspirées par la vie concentrationnaire, dont il possède déjà de nombreux exemplaires.

La dernière salle, enfin, conte les ultimes combats et exalte la joie de la victoire, sans oublier le prix qu'elle a coûté.

Une salle d'expositions temporaires, pouvant tenir lieu de salle de conférences et de projections complète un ensemble réalisé avec objectivité et sans haine, témoignage du passé, mise en garde pour l'avenir...

D.-J. LORACH,  
présidente de l'Association  
des Amis du musée.



Une vitrine consacrée aux femmes déportées.



## VIE DES SECTIONS

### Section du Val-de-Marne

Le 13 juillet nous étions invité à l'inauguration de la pharmacie ouverte à Créteil par M. et Mme Van Campo. Ce nom ne vous dit peut-être rien, mais si nous ajoutons que Mme se prénomme Béren-gère cela vous rappellera certainement notre regrettée amie Don Zimmet. Oui, c'est à elle que nous pensions en répon-dant à la si gentille invitation de son gendre et de sa fille.

Qu'elle aurait été heureuse, qu'ils au-raient été heureux si celle dont nous avons longuement parlé avait été pré-sente !

Le passé était présent, mais le présent était bien sympathique et très encourageant pour tous ceux et celles qui n'ou-blient pas. Don Zimmet est toujours des nôtres par la présence de sa fille Béren-gère et de son mari.

La précieuse assistance que nous ap-porte ce jeune couple en toutes circon-stances devait être signalée. Il avait bien mérité le témoignage d'amitié que lui apportait notre présence au milieu des personnalités locales et de leurs nombreux amis.

Et vous, chères amies du Val-de-Marne et des arrondissements voisins, prenez bien note de l'adresse de cette pharma-cie où vous serez reçues en amies quand vous présenterez votre carnet de soins gratuits :

Jean-François Van Campo  
Pharmacie du Centre Commercial  
de la Habette, Mont-Mesly  
94000 Créteil  
Geneviève MATHIEU.

### Section Parisienne

Le dîner annuel de fin d'année orga-nisé par la Section Parisienne pour ses adhérentes et toutes celles qui désire-ront s'y joindre, aura lieu le samedi 30 novembre à 12 h 30, au restaurant Mol-lard (entrée 115, rue Saint-Lazare, 1<sup>er</sup> étage).

Prix du repas : 45 F, café, vin et ser-vice compris.

Nous espérons que vous serez nom-breuses à vous inscrire, soit chez Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris - tél. : 548-72-42, soit à l'A.D.I.R., tél. : 551-34-14.

### Section Loiret-Centre

Le dimanche 23 juin, notre section recevait les camarades de Touraine, de Paris, de Vierzon, du Loir-et-Cher, et se joignaient aux associations de résistants et de déportés pour rendre hommage aux victimes de l'attaque du maquis de Sama-tha, il y a 30 ans, auxquelles nombre d'entre nous étaient rattachés par les réseaux Vengeance et Buckmaster.

On déposa des gerbes devant les stèles érigées en plein bois, non loin des abris des maquisards, toujours maintenues en état, puis au Cerbois et sur les tombes des fusillés de Marcilly-en-Villette. Une pluie torrentielle n'arrêta pas les parti-cipants, qui étaient très nombreux.

Nous nous retrouvâmes ensuite au « Beauvoir » où un excellent déjeuner fut servi, très animé par le récit des récentes rencontres de Genève et d'Au-rigny.

Ensuite accueil chaleureux par nos amis Besnard, dans leur propriété des bords du Loiret qui fut le lieu de ren-dez-vous de nombreux résistants. Un

beau feu de bois réchauffa et anima la réunion, qui, malgré le très mauvais temps, ne manqua ni d'ambiance ni de gaieté.

Les petits-enfants de nos hôtes se char-gèrent de nous réconforter par une excel-lent goûter, qui se prolongea pour cer-taines dans la soirée.

Journée de souvenirs qui ranime cette chaîne d'incomparable amitié née de notre action dans la lutte et dans les souffrances.

M. FLAMENCOURT.

## CARNET FAMILIAL

### NAISSANCES

Claire-Sophie Chabrière et Virginie Mourren, arrière-petites-filles de Mme Delmas, présidente fondatrice de l'A.D.I.R. Avril et juillet 1974.

Sophie, petite-fille de notre camarade Mme Deplontay. Redon, 19 juin 1974.

Ségolène, petite-fille de notre camarade Mme Dupont, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département du Nord. Nantes, 27 juillet 1974.

Nicolas, petit-fils de notre camarade Mme Hugounenq, membre du Conseil d'ad-ministration de l'A.D.I.R. Vaucresson, 2 août 1974.

Virginie, petite-fille de notre camarade Mme Saulnier (Yseult). Lyon, juillet 1974.

### MARIAGES

Marie-Odile Astier, fille de notre cama-rade Mme Astier, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département des Hauts-de-Seine et petite-fille de notre camarade Mme Bès, a épousé Patrice Grisey. Saint-Cloud, 7 septembre 1974.

Dominique Hebert, fille de notre cama-rade Mme Hebert, a épousé Régis de Ber-c. Continvoir, 3 octobre 1974.

Françoise Marley, fille de notre cama-rade Mme Marley, a épousé Alain Droil-lard. Chaville, 27 juillet 1974.

Dominique Zakovitch, petite-fille de notre camarade Mme Payen, membre du conseil d'administration de l'A.D.I.R., a épousé Jean-Louis Damon. Paris, 18 juillet 1974.

Patrice Rème, fils de notre camarade Mme Rème, a épousé Odile Rousseau. Vaucresson, 29 juin 1974.

Jean-Noël Rey, petit-fils de notre regrettée camarade Irma Jouenne, morte pour la France à Ravensbrück, a épousé Christine Alluaume. Poitiers, 10 août 1974.

Mme Delmas, présidente fondatrice de l'A.D.I.R., a eu la joie de célébrer ses noces de diamant le 23 juin dernier.

### DÉCÈS

Notre camarade Mme Beaulieu est décé-dée. Sarreguemines, 13 mai 1974.

Notre camarade Mme Marie-Gabrielle Dumont est décédée. Elle était la mère de notre regrettée camarade Madeleine Dumont. Juin 1974.

Notre camarade Mme Flamencourt, déléguée de l'A.D.I.R. pour la section Loi-ret-Centre, a perdu sa sœur, Mlle Suzanne Petitbon. Beaugency, 6 juillet 1974.

Notre camarade Mme Jeanne Goupille a perdu son fils, Jean. Tours, 16 juin 1974.

Mme Claude Martin, née Jeanne Antho-nioz, belle-sœur de notre présidente Gene-viève Anthonioz, est décédée, le 23 sep-tembre 1974, à Collonges-sous-Salève (Haute-Savoie).

Notre camarade Mme Marguerite Mura est décédée. Paris, 7 juin 1974.

Notre camarade Mme Sauvageot a perdu son mari. Le Perreux, 7 juin 1974.

Notre camarade Mme Viel, ancienne déléguée de l'A.D.I.R. pour le départe-ment de l'Orne, est décédée. La Ferté-Macé, juillet 1974.

Notre camarade Mlle Emmy Weishei-mer a perdu sa mère. Strasbourg, juin 1974.

Nous avons appris avec beaucoup de retard la mort, survenue à Vichy au début de mars, d'un pionnier de l'avia-tion française, M. Henri Pequet, mari de notre camarade Mamine Pequet. Ayant commencé sa carrière comme mécanicien, il passa son brevet de pilote et effectua en 1911 la première liaison postale aérienne. Pilote d'essai ensuite, puis ins-tructeur, il consacra toute sa vie à l'avia-tion et forma de nombreux pilotes fran-çais et étrangers. Il était officier de la Légion d'Honneur et titulaire de nom-breuses décorations. Nous présentons à Mme Pequet et à ses enfants nos sin-cères condoléances et celles de nos cama-rades de l'A.D.I.R.

\*\*

La mort d'Hubert Halin, rédacteur en chef de *La Voix internationale de la Résistance*, a mis la Belgique en deuil ainsi que tous ceux dont il défendait les idéaux dans l'Union internationale de la Résistance et de la Déportation et dans l'Union des Résistants pour une Europe unie. C'est un grand animateur qui dis-parait.

## DÉCORATIONS

Par décret, paru au « Journal Officiel » du 29 juillet 1974, ont été nommées chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur : Mmes Haag née Fickinger; Joulian née Marty; Hourcabie née Rousselot; Kremer née Welfringer; Le Bert née Josse; Luccioni née Guthmann.

Par ce même décret, ont été promues officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur : Mmes Dugré née Chevalier; Flamencourt née Petitbon; Faq née Laurent; Gouges née Chevalier du Fau; Harnish née Pierru; Léveque née Kinsiger; Sibiril-Lefebvre née Dolié-Fontaine; Tavernier née Defert; Vogel née Vincent.

## DISTINCTION

Notre adhérente Mlle Antoinette Gout a reçu de l'ambassade d'Israël, le diman-che 23 juin 1974, au Centre communau-taire israélien de Nancy, la « Médaille des Justes », décoration décernée à des résis-tants ayant fait preuve de sollicitude et de dévouement à l'égard des Juifs, sous l'occupation. Nous l'en félicitons très vive-ment.

### ERRATUM

Par suite d'une coquille, l'éditorial de notre dernier bulletin : *Signification d'un voyage*, a été signé A. Anthonioz. Nos camarades auront sans doute rectifié d'elles-mêmes. Il s'agissait, bien entendu, de notre présidente, Geneviève Anthonioz.

Le Gérant : G. ANTHONIOZ.  
Imprimerie LESCARET. PARIS